

que ne l'entendait pas ainsi ; il hasarde une observation prouvant péremptoirement qu'il n'entendait pas un traître mot à la facture instrumentale en général, et que les premiers éléments de celle des orgues lui étaient absolument inconnus. Louis Lambillotte s'incline gravement ; il entre dans le buffet, monte sur une échelle pour appliquer son oreille au pied des tuyaux ; il paraît se livrer aux détails du plus minutieux examen ; il rédige ensuite son procès-verbal, y accumule tous les termes et démonstrations techniques possibles, et le lit, Conseil assemblé, devant le chef de musique qu'il interroge à tout moment, sous prétexte de le consulter, et qui buvant sa courte honte, se promettait bien, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Sans ambition, sans jalousie, Louis Lambillotte garda intact ce qu'il y a de plus doux, de plus consolant au monde, ce qui est recommandé par les sages comme un remède à tous les maux de la vie : je veux dire le sincère amour de la science et le charme innocent de l'art. Voilà le côté saillant de sa nature, ce qui le rendait cher à tous les artistes avec lesquels ses fonctions le mettaient en relation, ou qu'il connut pendant ses voyages. On se laissait aller à sa douceur, à sa finesse, à son empressement à rendre service, au feu qu'il apportait à défendre ce qu'il croyait être le vrai, à son caractère si ennemi de toute affectation. Il acquit ainsi l'estime, la considération d'un grand nombre de compositeurs, ses contemporains, au premier rang desquels je citerai Meyerbeer et Mercadante. Il entretint une correspondance suivie avec tous les savants qui s'occupaient des questions relatives au chant ecclésiastique.

Pour les concerts de Brugelette, il obtenait — les anciens élèves du collège ne l'ont pas oublié — le concours désintéressé des artistes les plus célèbres. Servais, considérant son invitation "comme un honneur," vint jouer à l'une de ces soirées, et ne voulut recevoir aucune rémunération. "heureux, écrivait-il, de payer, par cette démarche, son tribut de sympathie et de félicitations à Louis Lambillotte 1 ;" Bender, chef de la musique si renommée des Guides belges, amena à Brugelette, pour un grand concert, trente de ses artistes, et ne consentit à accepter que le prix du voyage. On pourrait citer d'autres faits de cette nature. À l'étranger, même accueil chaleureux, mêmes témoignages de respectueuse confraternité artistique. Je me bornerai à rappeler que Diabelli, directeur du Conservatoire de Vienne, apprenant que Louis Lambillotte se trouvait dans cette capitale, fit exécuter en son honneur son *Oratorio de Pâques*, précédemment interprété avec succès dans deux églises de Paris. "Les grands artistes de tous les pays — écrivait, en 1855, un témoin de sa vie, M. A. de la Croix, — ont connu et estimé Louis Lambillotte, comme artiste, et quoique Jésuite."

Il se retrempait à ce contact généreux. Il oubliait les difficultés, les obstacles. Il se sentait heureux alors de comprendre la musique, cette langue de tout ce qui passe la mesure ordinaire, prière, rêverie, douleur, amour, de tout ce qui n'a pas de mots dans les dictionnaires des hommes ; heureux de pouvoir initier à l'art idéal par excellence de jeunes esprits ; de les faire entrer en communication avec les maîtres, les chefs-d'œuvres et eux-mêmes ; de se charmer tous ensemble en exécutant ces œuvres dans des concerts où tout le monde a besoin de

tout le monde, où chacun ne doit avoir d'orgueil que celui de l'ensemble, où l'on s'aime d'aimer ce qui moralise, car la musique est le lien le plus fort, un lien qui s'étendra toujours : celui de la fraternité !

Les traits principaux du caractère de Louis étaient communs à ses deux frères, avec des différences marquées, cependant. Une réelle distinction native était échue à François : il avait plus de réserve et de froideur ; la correction était son habitude intellectuelle. Joseph, toujours maladif, ne se départit jamais d'une douceur presque féminine n'excluant pas la fermeté d'âme raisonnée qui lui a inspiré son livre : *le Consolateur*. Louis faisait de la musique avec son cerveau, François avec sa raison, Joseph avec son cœur. Tous trois la cultivèrent avec une égale prédilection. À l'aurore, après la première pensée donnée au Créateur, la joie de leur réveil était pour leurs compositions rapides, pour leurs fonctions de maîtres de musique, pour leurs élèves. La voix de la conscience leur disait que la musique est, de toutes les choses, humaines, ce qui confine le plus aux choses divines ; ce qu'il y a de plus grand et ce que ne dédaigne pas de faire le plus petit : le pipeau du berger sur la montagne et l'harmonie céleste à laquelle Platon confiait le soin de régler le mouvement des mondes dans la création infinie...

IV

LE COMPOSITEUR

AU commencement de ce siècle, le chant et la musique dans les églises catholiques étaient descendus à un état d'abaissement, de désordre, d'inconvenance qui rappelait à l'esprit les temps barbares où les contrepointistes prenaient pour thèmes de leurs compositions religieuses des chansons populaires : telle la *Messe de l'Homme armé*. Non que les sanctuaires retentissent de ces élucubrations dont la scientifique puérité égale le cynisme ; mais on ne se gênait pas pour y chanter des airs de danse, pour jouer sur les orgues saintes des quadrilles et des polkas, pour étouffer sous des variations mondaines et des sonorités triviales l'humble prière des âmes simples. Mélange absurde du sacré et profane ! Par un arrangement ingénieux, on déguisait le spectacle en concert spirituel et l'on faisait du sermon un annexe du bal. Ignorant les exemples des grands maîtres, l'art mondain et la nature de sentiments dont il est l'expression, ne pouvant juger sainement de ceux de ses éléments qui touchent au caractère chrétien, le jeune clergé donnait dans ces écarts avec un entraînement et une imprévoyance qu'il devait amèrement regretter.

Plus d'un auteur de romances et d'opéras, entrant à l'église et y retrouvant des lambeaux de ses cavatines, pouvait dire comme Lulli qui entendit, un jour, de ses motifs ajustés sur le *Crédo* : "Seigneur ! je vous demande pardon : je ne l'avais pas fait pour vous !" Les compositeurs qui écrivaient pour les maîtrises, jaloux de l'effet à produire sur l'assistance, préoccupés de leur gloriole personnelle, accumulaient les formules prétentieuses ; les modulations à la tierce, les harmonies laborieusement étudiées, les terminaisons insipides, les rythmes sautillants ou grossiers. Le plain-chant défiguré, méconnaissable, affreux, était hurlé avec accompagnement d'ophicléide ; à ces accents menaçants, on songeait, malgré soi, aux Druides préparant un sacrifice humain.

1. Quelques jours après, Servais recevait une garniture de cheminée de 2,000 francs.